

## Qu'un platane déplumé

Robert Lévesque

Numéro 82, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

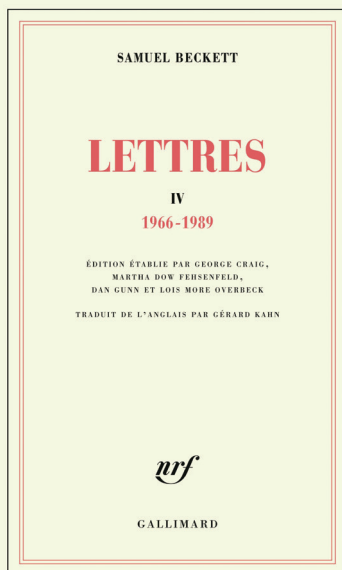
Lévesque, R. (2020). Compte rendu de [Qu'un platane déplumé]. *L'Inconvénient*, (82), 61–64.

# Qu'un platane déplumé

ATELIERS **Robert Lévesque**

Il viendrait de penser – ou de rêver – qu'il courait déjà tout le temps quand il était enfant, sans cesse, dans les rues, dans les champs, en Irlande, et que May, sa mère, s'il la fuyait c'était pour ne pas l'entendre crier qu'il était *trop maigre* ; longtemps aussi il aura couru avec Suzanne à ses côtés, Suzanne qui n'est plus là, *elle n'est pas dans la chambre*, constaterait-il, et – l'idée ou le songe se dissipant – il a froid sous la couverture, *je crois que c'est vendredi*, se serait-il dit, et, de son lit, il aurait constaté : *je ne vois du dehors qu'un platane déplumé ; à Dublin, penserait-il en replongeant dans le sommeil, j'entendrais le cri des mouettes, la ville leur appartient et elles le crient, le gueulent – à toutes les portes..., elles encerclent les tours de Sandycove, elles s'égosillent...*

Samuel Beckett est hospitalisé au Tiers-Temps depuis que, fin juillet 1988, sa compagne Suzanne Deschevaux-Dumesnil l'a trouvé sans connaissance sur le sol de leur cuisine au 38 du boulevard Saint-Jacques à Paris. Il a quatre-vingt-trois ans et, dans quelques lettres, il fait allusion à sa situation : « toujours dans cette retraite de croulants à la recherche de mes jambes d'autrefois », écrit-il le 8 novembre 1988 à son éditeur américain Barney Rosset ; « je suis toujours dans ce refuge de croulants pour de la physiothérapie ». « Amélioration lente & peut-être retour à la maison pour Noël », explique-t-il le 18 à son amie madrilène Antonia Rodriguez-Gago ; « toujours confiné avec les croulants », confie-t-il le 26 à l'ex-détenu Rick Cluchey qui en 1962 a monté un *Godot*, jouant Vladimir dans l'ancienne salle du gibet de la prison de San Quentin ; « toujours ici avec les croulants, on dirait des fois que c'est pour de bon », lâche-t-il le même jour au peintre Louis Le Brocqy ; gardant ferme son humour, il écrit le 17 décembre 1988 à Robert Scanlan du American Repertory Theatre : « je suis toujours ici avec les semi-clochards à suivre des cours sur l'art oublié de tenir sur mes pieds. J'envie les quadrupèdes ».



Le bipède alité, devenu comateux après une chute dans sa salle de bain du Tiers-Temps le 6 décembre 1989, sera transporté le 8 décembre au service de neurologie de l'hôpital Sainte-Anne, il y mourra le 22 en tout début d'après-midi, cinq mois après le décès de Suzanne. Quelques proches assisteront discrètement à sa mise en terre le 26 au petit matin dans le cimetière du Montparnasse et la nouvelle de sa disparition – Beckett est mort ! – ne sera connue qu'après les fêtes de fin d'année.

Beckett en fin de partie chez les clochards, regardant un platane défeuillé. Pensant à – ou divaguant sur – ses courses d'enfant, les mouettes dublinoises qui se *tapaient les restes des poubelles*, les plaintes rageuses de sa mère, Suzanne qui s'agrippait à lui durant l'exode, *mon épaule, mon pardessus, les ronces nous piquaient, je sentais mon cœur courir*, la voix de Joyce avec son accent de Cork, les buveurs du Grogan's *blottis sur le zinc comme des moineaux sur un fil barbelé, les rais bleus et oranges que laissent passer les vitraux du pub, les gilets à boutons des clients tous vêtus de façon identique, veste et souliers noirs...*

Voilà une matière – les cinq derniers mois de songerie de Samuel Beckett dans un établissement modeste et médicalisé de la rue Rémy-Dumoncel dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris – que s'est permis d'imaginer (avec une connaissance étonnante et fort juste de l'œuvre et de la vie du plus grand écrivain du 20<sup>e</sup> siècle) une jeune femme qui n'avait que sept ans quand Beckett est décédé, Maylis Besserie, pour faire avec cran son début en littérature et réussir avec *Le tiers temps* un livre absolument extraordinaire qui lui a valu en mai 2020 le Goncourt du premier roman, un choix qui relève l'honneur amenuisé de la vieille académie dîneuse de la place Gaillon.

Maylis Besserie se fait Beckett, on va dire, avec ce livre-pari, cette audace, non pas qu'elle se l'envoie, qu'elle se le tape comme dans un accouplement sensuel ou brutal, mais avec une délicatesse étonnante elle nous amène d'entrée de jeu à croire au fait qu'elle investit le corps et entre dans les pensées du vieil homme – M. Samuel Barclay Beckett – qui est justement cet homme-là, Beckett, celui qui, dans la littérature, s'est tenu à l'écart des autres. Taciturne. Flegmatique. Solitaire. Célibataire (uni à Suzanne). Écrivain (« bon qu'à ça »). Cioran, dans ses *Exercices d'admiration*, dit de Beckett : « cet homme séparé », il s'enthousiasme sur « la solitude et l'obstination souterraine d'un être en dehors, qui poursuit un travail implacable et sans fin ». Il y a donc dans l'entreprise osée et parfaitement réussie de Maylis Besserie – se glisser dans la tête d'un anachorète, Beckett est un saint sans religion – une grâce championne – et sublime – qui balayera tous les doutes de ceux qui, respectueux de l'homme et de son œuvre mondialement consacrée, pourraient craindre quelque simonie ou injure envers le créateur génial de Vladimir et d'Estragon, de Winnie, de Murphy, de Molloy, de Malone, de Hamm et Clov, de Krapp... et des autres, les anonymes innommés : *tous ceux qui tombent*.

Le 25 juillet 1989, Maylis Besserie lui fait dire qu'il a froid sous sa couverture : *J'ai froid sous ma couverture. Il faut que je pense à une chanson* et ce sera la voix de Joyce qu'il entendra : *ses pieds volent sous le piano, d'une pédale à l'autre. Joyce fait de la musique et chante avec l'accent de Cork. L'accent de son père. De beaux restes de ténor*. La romancière sait à quel point Joyce a été important dans la vie de Beckett, Joyce – *l'homme de plume ; Joyce était une vraie duchesse* – qui l'impressionna tant qu'il n'a pas eu d'autre choix que d'être son contraire. Joyce additionne ? Beckett soustraira. Joyce est le savoir, lui sera la perte. C'est à Foxrock en 1945, dans la chambre de sa mère, qu'à trente-neuf ans Sam Beckett a eu la révélation de ce que son œuvre allait être. Besserie ne le fait pas causer là-dessus, mais tout nous dit que son roman sait tout cela, en substrat...

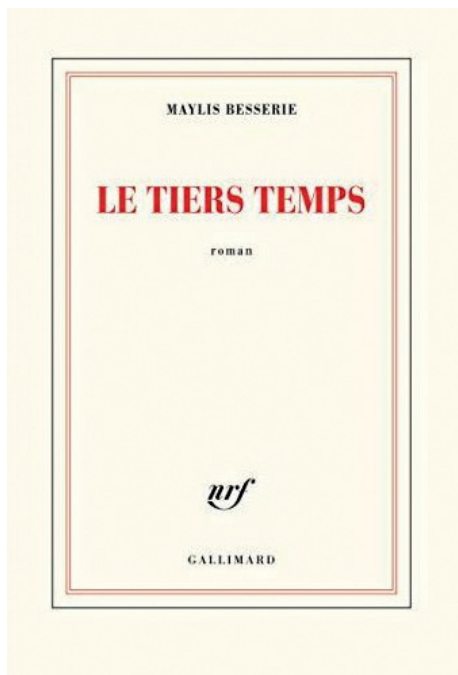
Le 26 juillet 1989 : *Ce matin, je ne suis pas très solide. L'homme qui vient chaque jour faire travailler mes jambes me l'a dit : Monsieur Beckett, ce matin, vous n'êtes pas très solide*. Il va lever une jambe, il la repose. Plusieurs fois.

Il parviendra à marcher. Il va dans le jardin où *le gazon est en plastique vert antidérapant*. Un faux gazon (James Knowlson nous apprend dans sa biographie qu'au Tiers-Temps on le surnommait « les Champs-Élysées ») qui forme une bande filant sous le mur. Et Besserie fait en sorte que Beckett pense à un autre mur, au mur de la rue d'Ulm qu'il sautait gaillardement dans sa jeunesse pour aller boire au Cochon de lait, les hautes grilles à sauter à l'aller et au retour, *moins de grâce au retour : Je buvais avec l'ami Tom, des Mandarin-curaçao, du Fernet-Branca, du Real-Porto. Saoul comme une bête*. L'ami Tom, c'est Tom McGreevy (qui sera historien d'art, un ami à vie), à qui Beckett a succédé comme lecteur d'anglais à l'École normale supérieure et qui allait l'inciter à se prendre pour un intellectuel en commettant une étude sur Proust en 1931, un ouvrage auquel il ne comprendra que dalle lorsqu'il le relira vingt ans plus tard, et qu'il reniera gaiement lorsqu'il sera devenu *ze grand Beckett de Godot*. Elle est muette là-dessus, Besserie, elle a raison, il l'avait sans doute bien oublié, *ce Proust* paru chez Chatto & Windus quand il avait vingt-quatre ans et jamais réédité de son vivant mais que l'éditeur Jérôme Lindon a fait traduire et paraître chez Minuit en 1990, Beckett bien assujetti six pieds sous terre. Quand je l'ai lu, moi itou je n'y ai compris guère... Pensons à Krapp qui s'irrite à l'écoute des bandes enregistrées dans sa jeunesse et qui dit : « Difficile de croire que j'aie jamais été ce petit crétin. »

Samuel Beckett, à la fin de sa vie, était riche et généreux. Il avait donné à la bibliothèque du Trinity College la moitié de la somme reçue à Stockholm pour son prix Nobel de 1969 (qui fut pour lui une catastrophe traumatisante, il n'est pas allé le chercher) et il a partagé le reste entre des amis écrivains, comédiens, metteurs en scène, souvent de manière anonyme. Pourquoi était-il au Tiers-Temps, simple bâtisse blanche bien tenue mais d'une extrême simplicité quant aux conditions de vie ? Lit simple. Table de chevet. Commode. Pupitre devant la fenêtre qui donne sur le platane dénudé. Minifrigo fourni par une de ses traductrices. Le 29 juillet : *Le décor n'aurait pas été pour déplaire à ma mère. Aussi gai que sa chambre – fantaisie protestante*. Il est époustouffant de penser que Beckett aura ainsi cherché à prendre la position de son personnage Malone (qui, à la veille de ne plus être, s'imaginant des histoires – des souvenirs à « crever debout » –, *meurt*).

Beckett, a expliqué James Knowlson, est logé dans une annexe à l'arrière de la bâtisse du Tiers-Temps. Il ne va pas prendre ses repas à la salle à manger des « croulants ». Une infirmière lui apporte des menus (que décrit Besserie, celui du 26 juillet : *velouté forestier, filet de cabillaud citron, mousseline de carottes, compote de cassis*). Or, il se trouve que ce Tiers-Temps, au numéro 26 de la rue Rémy-Dumoncel, était autrefois une maternité. Je trouve dans la correspondance de Beckett une lettre du 5 juin 1989 où il apprend l'anecdote à une amie américaine, Kay Boyle, écrivant : « Lumière du jour. Maintenant lumière de la nuit. »

Le 3 août 1989, il a pris un bain : *Seule attraction peut-être de ma vieille carcasse, la couture qui orne ma poitrine. Une balafre épaisse et interminable qui seule se rend au milieu des plis et des craquelures*. Cette vieille cicatrice a un demi-siècle et Maylis Besserie sait que Beckett la porte comme le stigmate d'un miracle plus que comme une simple *attraction*. Elle fait dire au vieil écrivain : *De cette Épiphanie de 1938, je ne me souviens que de détails*. Alfred Simon dans son *Beckett* de 1993 (chez Belfond) raconte cette agression au couteau survenue dans la nuit du 7 janvier 1938 à la sortie du métro Denfert. Un proxénète qu'il connaissait de vue lui plongea pour on ne sait quelle raison son arme dans le thorax. Transporté à l'hôpital Broussais, il s'en remettra de justesse et ainsi, cette nuit-là, si ce jeune homme de trente-deux ans n'avait pas survécu, le monde civilisé d'après-guerre et d'aujourd'hui – sans le savoir jamais – aurait été privé de l'œuvre de portée universelle d'un immense écrivain comme il n'en apparaît qu'un ou deux par siècle.



Le 5 août 1989 : *Après le déjeuner, j'ai jeté un coup d'œil au carnet qui pend au bout de mon lit. Moment de lecture réjouissant. Monsieur Beckett a bien fini sa gamelle, il a fait sa promenade, on lui a changé sa sciure – des histoires dignes de la Comtesse Caca. La vie du bipède consignée sur un grand cahier vert glissé dans une pochette en plastique. Nous y voilà. Victor de l'Aveyron vieilli, scruté par la longue-vue du docteur Itard. (Souvenir de L'enfant sauvage, le film de Truffaut.) Certains passages valent leur pesant de cacahuètes : le débit de l'aérosol et celui de la soupe forestière. À retenir. On n'est pas loin de la pou-belle. On y est tout à fait.*

Le 25 août : *As-tu oublié la pauvre Mouki, que tu as congédiée comme une malheureuse ? Alors que tu l'aimais. Moins que ta peur. Tu as préféré ta Suzanne qui t'épargnait bien des peines. Sans la nommer, Besserie fait référence ici à Pamela Mitchell, une jeune Américaine de trente-deux ans qu'il avait rencontrée en septembre 1953, année de la création de Godot. Il avait quarante-sept ans. Elle était venue à Paris avec la mission de négocier les droits pour la production de son chef-d'œuvre à New York. Beckett habitait alors rue des Favorites avec Suzanne. Il allait voir et revoir sa Mouki dans les parcs, les jardins, ils assisteraient à des matchs à Roland-Garros, elle logeait à l'hôtel Montalembert... James Knowlson, dans sa biographie parue en 1999 chez Solin/Actes Sud, écrit : « Ce fut bref, mais intense, à la fois romantique et sexuel. Mais arrêt brutal. »*

Le 11 décembre 1989, Beckett est au service de neurologie de l'hôpital Sainte-Anne, il ne s'est pas réveillé, en coma 2, sa capacité d'éveil a disparu mais il est agité. La romancière, sûre d'elle et avec une délicatesse de haute spécialiste, laisse le grand célibataire comateux divaguer : *Évidemment le doute plane encore. Même sur mes vieux jours. Le doute déguisé en espoir. Un fils perdu, retrouvé. Non, mieux, une fille. Oui, une fille. Fille d'un amour que j'aurais laissé s'enfuir. Que j'aurais laissé s'enfuir. Une Américaine de trente-deux ans, belle comme une image suspendue à un luminaire. Aussi précieuse que les trésors engloutis par l'océan que j'ai laissé nous séparer. Une fois de plus. Une dernière fois. Cette fois c'était la bonne. Cette fois c'était la fin. Mouki disparue. Enfin presque. Quelques lettres encore. Juste des lettres. Pas de fils. Pas de fille. Regrets inutiles.*

Que sait-on de la voix de Beckett ? Rien, je crois. Aucun enregistrement, à ma connaissance. Par contre, en lisant ce roman suave et épatant, destiné au lectorat mondial de Samuel Beckett, quelque chose passe de sa voix intérieure – son théâtre – qui continuellement chine et sourit doucement, gravement, légèrement, intelligemment.

Le 26 juillet 1989 : *Si seulement j'avais écouté mon père, j'aurais coulé des jours heureux chez Guinness, brasseur radieux et florissant. Au bonheur des bulles. Hélas. Ça me revient maintenant que je suis vide. Que je ne sais plus écrire. Que je n'écris plus. Presque plus. ■*

LETTRES IV 1966-1989  
Samuel Beckett  
Gallimard, 2018, 951 p.

LE TIERS TEMPS  
Maylis Besserie  
Gallimard, 2020, 183 p.